

Parce que je le vaux bien

Denise Vincent

Nous avons eu des journées en novembre 1990 à Paris sur les dépressions névrotiques d'où s'était dégagé l'idée que la dépression névrotique résultait d'un rapport oscillant et conflictuel interne au sujet. Martine Lerude avait situé cette déprime collective dans un contexte historique. « En 68, une partie des jeunes avait refusé les valeurs phalliques et ne voulait plus s'y soumettre bêtement. Ils avaient voulu se déprendre des valeurs de leurs aînés, ce qui impliquait un surplomb ironique désabusé, un retrait par rapport à l'ordre phallique ». Et déjà elle avait situé la dépression névrotique comme une véritable passion pour l'idéal de jouissance qui n'aurait plus été la jouissance prescrite par l'ordre phallique et donc un symptôme renforcé par le déclin des discours constitués et du nom du père. Charles Melman avait repéré cette modalité hystérique de la dépression comme une figure négative de l'instance phallique, ce que Lacan appelle $-\phi$. La dépression étant beaucoup moins l'indice d'une perte que l'indice d'une présence sous une forme négativée.

Je vais reprendre cette idée de la dépression comme rapport oscillant et les réflexions des psychanalystes femmes parlant elles-même des femmes dans une dialectique qui peut être se conclura par ce slogan bizarre prêté aux femmes par une marque de produits de beauté « Parce que je le vaux bien » qui fait le titre de mon propos.

Je vais partir de septembre 1960 et du congrès sur *la sexualité féminine* et des propos directifs de Lacan écrits deux ans auparavant et qui sont re-

produits dans les *Écrits*. Il s'agit de repartir des problèmes éludés depuis la controverse entre Freud et l'École Anglaise qui avait duré un demi siècle. Qu'avait proposé Freud jusque là ? Dans *Les Trois Essais*, il avait opté pour les zones érogènes orales cannibaliques, sadico anales avant le primat de la zone génitale. Pour lui ce rôle était analogue dans les deux sexes. Il accordait une certaine importance au clitoris, petit pénis, reliquat embryologique. Et c'est là qu'il fondait l'idée que la libido est d'essence mâle. Le refoulement chez la petite fille était très précoce. Elle ignorait l'existence de son vagin. L'organisation génitale féminine s'éclairait avec *On bat un enfant* où se découvre l'attachement incestueux au père et le désir d'avoir un enfant de lui. Le frère serait le rival que le père, selon le vœu de la fille, aurait à battre, caché derrière le fantasme *mon père me bat*.

Le complexe de castration chez la fille précède le complexe d'Oedipe, alors que, pour le garçon, le complexe de castration vient mettre un terme au complexe d'Oedipe. Je m'excuse de répéter ce que vous savez depuis longtemps, mais c'est pour vous rappeler ce que dit Freud : le surmoi chez le garçon est l'héritier du complexe d'Oedipe alors que chez la fille le surmoi se met en place beaucoup plus lentement.

Pourquoi en psychanalyse la théorie sur la féminité est-elle d'emblée articulée sous forme d'une alternative ? Que signifie pour l'analyste cette nécessité où elle est prise entre deux conceptions contradictoires de la femme, celle de Jones et celle de Freud ? Pour Freud la libido est identique chez les deux sexes. Elle est toujours d'essence mâle. La fille a un organe érectile homologue à celui des garçons et elle peut en tirer une jouissance. La sexualité féminine s'élabore en fonction de repère phallique. Pour Jones et l'École Anglaise (Mélanie Klein, Karen Horney) la libido féminine est spécifique. D'emblée la fille privilégie l'intérieur du corps et le vagin. On ne peut rendre compte de la sexualité féminine à partir d'un point de vue phallogentrique. On voit bien que ces deux points de vue auraient pu s'affronter pour l'éternité si Lacan n'était pas venu y mettre bon ordre et orienter les recherches tout autrement.

Que dit Lacan ? Une femme n'est pas toute dans la fonction phallique. Elle a affaire à une jouissance qui est non pas contre la jouissance phallique mais au delà. Il n'y a pas de rapport sexuel parce que le signifiant privilégié qui pourrait l'instaurer, le phallus, est manquant dans le système signifiant. Il représente la jouissance sexuelle en tant qu'elle est hors système, mais il y a un reste. Au manque se substitue l'objet a. Contrairement à ce que dit Jones (aux boys le phalle, aux girls le c...) on ne naît pas homme ou femme) on le devient par identification. Lacan dans *Le séminaire XI* dit : « Dans le psychisme il n'y a rien par quoi le sujet puisse se situer comme être de mâle ou être de femelle ». « Il n'y a pas de rapport sexuel » sera l'essentiel du *Séminaire XX Encore*. Je m'excuse de répéter ce qui peut paraître, 35 ans après,

extrêmement bateau. Mais si on veut partir de ces références de base, situer la revendication MLF, il faut bien faire ces rappels. La dépression des femmes à l'heure actuelle et la façon dont opère le surmoi, nous devons les situer. Toutes les femmes ne sont pas passées par le mouvement de libération des femmes, mais la plupart d'entre elles se sont engagées dans le combat pour la liberté du sexe, pour la liberté de n'importe quoi et surtout celle d'organiser leur propre jouissance.

La revendication de l'hystérique c'est que le maître absolu qui ne déçoit jamais existe. Ça n'a pas changé. Elle veut réduire son homme à quia, le mettre dans l'impossibilité de lui répondre. Toutes les femmes ne sont pas hystériques. Elles savent que le phallus on ne l'est ni on ne l'a. C'est ce qu'on appelle la castration. La castration symbolique c'est la castration grâce à laquelle il y a une place pour l'autre, qu'on est prête à accepter dans son altérité radicale. L'issue de la phase phallique, c'est la castration symbolique.

Il ne suffit pas qu'on se reproduise pour être sûr qu'on est sorti de la phase phallique car le plus souvent les enfants que nous mettons au monde ont justement à prendre la relève de la fonction phallique vacillante. Nous comptons sur eux pour être le phallus qu'on ne s'est pas résigné à perdre. Les couples aujourd'hui découvrent à leur tour qu'il n'y a pas de désir sur commande, qu'il n'y a pas de sexualité sans interdit. Qu'ils le veuillent ou non cette question du sens de la vie qu'ils doivent se poser est référée à notre origine. Cette question à l'endroit de nos parents est « Pourquoi est ce qu'ils nous ont fait ? ». A ma génération, nous le savions très bien, bien qu'on ne nous l'ait jamais dit. Nous avons constitué une génération nombreuse, chargée de remplacer les millions de jeunes hommes qui n'étaient pas revenus de la guerre de 14-18. Nous ne le savions que trop. Ce n'était pas la meilleure façon de situer nos parents dans un lien de nature sexuelle. Il avait suffi que chacun ait trouvé une chacune, peut-être pas celui ou celle dont ils avaient rêvé, et accomplisse son devoir phallique vis à vis de la patrie, de la nation et entretienne le patrimoine. Plus tard c'est non seulement la génération de nos pères mais celles de nos frères qui n'ont pas refusé le service militaire, qui ont fait la guerre à leur tour celle de 39-45 ou celles qui ont suivi. Dans ce contexte, un homme dans le lien conjugal pouvait non seulement consentir à son devoir phallique mais vouloir être le seul à apporter à une femme sa jouissance à elle. Une femme pouvait avoir une reconnaissance infinie à l'égard de celui avec lequel elle partageait cette jouissance (j'insiste sur partagé). Et bien sûr il y en avait qui n'y retrouvait pas leur compte, qui n'était pas loin de penser que ce couple tant prôné, fixé comme idéal, était une forme d'anéantissement du sujet puisque, au fond le résultat était la constitution d'une masse, d'une sorte de prolétariat du sexe, guidé d'un côté par les intérêts de la patrie, de l'autre par ceux de la religion.

Y avait-il dans une société organisée par la tradition la transmission d'une éthique immuable placée sous le signe de la dépression ? Bien sûr, et l'hystérique est là pour en témoigner. On pourrait dire qu'une hystérique se refuse à la jouissance et que du même coup elle refuse la jouissance à son partenaire. Elle le refuse à celui qui s'octroyait un certificat de savoir-faire et qui de ce fait introduisait un ordre de soumission, de dépendance, voire de servitude. Et lui le brave type, lui qui se croyait le maître de la jouissance, découvrait qu'une hystérique peut parfaitement jouir sans lui. Pas seulement grâce à l'amant sorti du placard, mais parce que l'hystérique a toutes sortes de moyen de jouir à sa disposition et qui n'ont rien à voir avec le sexe : jouir de ses enfants, jouir de son insatisfaction, d'alerter l'attention de ses proches de ses plaintes. La liste des jouissances de l'hystérique est infinie. Celles qui ne trouvaient pas une source de jouissance à exploiter, celles-là étaient déprimées. Les médecins les appelaient les neurasthéniques et les envoyaient aux Eaux. C'était leur moyen à elles de montrer les effets de leur insubordination et de persuader leur partenaire de leur incapacité à les satisfaire. Elles confortaient leur état de dépendance et échappaient aux tentations étrangères en se morfondant à domicile. Et puis il y a aussi d'autres jouissances, ce sont celles qu'organise le conflit conjugal. Je passe sur ce qui soutenait la conjugalité durable portant sur un engagement de la vie entière qui était, et Freud l'a montré de toutes les façons, le tabou de la virginité.

Je reviens à l'apport essentiel de Lacan, l'asymétrie des sexes qu'il développe dans les formules de la sexualité. Il y aurait un lien entre homme et femme, un lien de discours. Il n'y en a pas moins des relations qui ne sont pas que de discours et qui sont imaginaires. S'il y a une adéquation entre les sexes ça ne tient ni tout à fait du destin anatomique, ni tout à fait du discours. Il s'agit du rapport de tout sujet au langage et de son ratage. Les psychanalystes de l'Association Freudienne s'étaient risqués en 1987 à rechercher ce qui pouvait innover dans le lien conjugal. La seule possibilité de réaliser cette conjonction avec le semblable est celle de l'amour. Elle consiste à prendre l'autre foncièrement différent, un homme pour une femme ou une femme pour un homme pour un semblable. Et dans ce cas Lacan n'a cessé de nous dire que nous ne nous énamourions que de nous-même, c'est à dire de notre propre image, sans avoir à passer par le détour du fantasme sexuel. La réalisation sexuelle, c'est incontournable, implique une autre dimension, la reconnaissance de l'altérité.

Qu'est ce qui fait qu'il y a eu de temps à autres des conjugos réussis ? Charles Melman suggérait que dans ce cas les partenaires cédaient à une injonction surmoïque qui serait de réaliser le vœu du père. Les partenaires auraient à illustrer ce qu'il en serait de la puissance du pouvoir paternel dans l'accomplissement sexuel. Je le cite : « Le problème de sa conjonction avec

le fantasme reste en suspens, puisque l'injonction surmoïque n'est active qu'à la condition de supposer que le sujet du fantasme n'ait rien à y redire, autrement dit, n'a qu'à s'effacer, à sortir du champ. Son avis ne lui est pas demandé. C'est sans doute la meilleure façon pour qu'un conjugo tienne ». Vous voyez que dans ce cas, le surmoi sert le conjugo, entretient la cohésion familiale. Mais que va-t-il se passer quand ces parents sur rail, plutôt peignards, fusse au prix d'une certaine insatisfaction, vont s'aviser d'élever leurs enfants d'une manière plus libre, plus *dans le vent* en vue d'obtenir pour eux un maximum de jouissance ? Qui va déterminer le choix de leurs rencontres et l'organisation des couples à venir... ? L'injonction paternelle qui va leur être transmise va être toute : « Au nom de la liberté, allez y chers petits, jouissez... ». Personne n'a jamais dit ça bien sûr, mais c'est à peu près, implicitement, le message qu'ont transmis à leur progéniture les parents de 68 avec plus ou moins de réticence.

Alors, où en sommes-nous aujourd'hui ? Quel a été l'effet de cette nouvelle injonction ? Celle de la jouissance à tout prix. Je vais apporter quelques observations cliniques qui vont peut être éclairer le rôle du surmoi dans les épisodes dépressifs que nous voyons se multiplier chez les jeunes couples à la suite de ces tentatives de *libération* opérée par leurs parents.

Christine était une jeune femme déprimée, son couple n'allait pas fort. Elle supportait difficilement les relations sexuelles, mais cherchait dans son analyse une issue à cette situation. Avec quelques amies, elles préparent une surprise à leurs compagnons. Elles ont appris à danser le French cancan et se sont fabriqués de superbes costumes avec des dessous froufrounants. Durant plusieurs semaines Christine semble oublier tous ses soucis. Elle est gaie, active. L'avenir lui apparaît sous un tout autre jour. Arrive la représentation préparée avec tant d'ardeur et... c'est l'effondrement, une énorme déception. Dans son analyse elle réalise ce qu'elle avait cherché dans cette performance : il s'agissait d'une mise en scène d'une jouissance proprement phallique où elle aurait offert aux regards une image qui tienne. Or que s'était-il passé ? Les jeunes maris dans la salle avaient été bon public et avaient manifesté bruyamment ce qu'ils avaient perçu comme invite d'ordre sexuel. Ce que Christine n'avait pas supporté ce sont les mots assez crus. Il lui avait semblé qu'ils s'adressaient particulièrement à elle s'offrant à une manœuvre de séduction. Cela était pour elle insupportable. Cela tenait moins à l'incompatibilité des sexes qu'au fait que le parlêtre est soumis à l'ordre du langage. La maîtrise qu'elle pensait exercer sur son corps était brutalement dérangée par les mots crus et enthousiastes des hommes et transformait l'ostentation phallique des jeunes femmes en une vaste partouze. Elle en ressentait une très vive humiliation et une grande angoisse devant le désir de l'autre.

Freud au niveau de la névrose d'angoisse avait repéré chez l'hystérique

ce qui est à l'origine d'un symptôme, une jouissance sexuelle abrégée du fait du hiatus entre le corps et le discours et qui avait pour effet de rabattre une organisation symbolique sur le trou : le réel du sexe féminin.

Les jeunes femmes, celles qui affichent une certaine désinvolture et se réclament d'un savoir expert et libre sur le sexe, les plus émancipées, se posent entre elles la question de savoir si elles sont ou pas un *bon coup pour leur partenaire* et manquent tout à fait de point de repère pour répondre à cette question...

Je voudrais vous parler de jeunes filles de notre temps parmi les plus jeunes qui se présentent à nous d'une manière très déconcertante. Corinne Tyszler, dans une séance à l'ALI consacrée à l'adolescence, nous a parlé de ces très jeunes filles qui se scarifient. Il y a dans certains collèges des épidémies d'adolescentes scarifiées. Elles ne font pas groupe, au contraire, elles s'isolent et cachent les blessures qu'elles se font à elles-mêmes sur les avant-bras et sur les cuisses. C'est vraiment dérangeant. Lacan disait : « L'amour, c'est ce qui apparaît en signes bizarres sur le corps. Ce sont des signes sexuels qui viennent de l'au delà ». Dans le cas de ces jeunes filles à quel amour cherchent-elles à faire signe. Lacan dans ce même séminaire parle de l'en-corps (en deux mots) et il dit : « Ce ne sont que des traces mais ce ne sont pas de ces traces que dépend la jouissance du corps en tant qu'il symbolise l'Autre ». Il est terriblement effrayant de penser que ces jeunes filles déprimées le sont au point d'être dans la plus grande difficulté pour symboliser l'Autre et qu'elles tentent cette démarche dérisoire qui ne peut certainement pas les faire accéder à leur désir ni à l'amour. Elles ignorent que leur désir narcissique n'est que le désir d'être Une. Elles ne savent pas, les pauvres petites, l'impossible du rapport sexuel. Comme les anorexiques elles nous déconcertent par la violence qu'elles exercent sur leur propre corps. La sévérité de leur surmoi est hors de mesure et nous confronte à leurs pulsions de mort. A l'image terrifiante maternelle primitive, elles répondent par une hostilité effrayante.

Je me souviens d'une jeune fille de quinze ans qui dans la solitude du grenier de la maison de ses parents, après s'être enveloppé la main d'un chiffon, tapait dessus à l'aide d'un marteau énorme qui appartenait à son père. Il était couvreur et elle avait avec lui un rapport très conflictuel. Essayait-elle d'échapper à la loi de la mère par les coups qui tentaient une marque symbolique de la loi du père ? Son état dépressif était teinté d'une agressivité farouche qui rendait son abord extrêmement difficile. Il lui a fallu beaucoup de temps pour accepter de parler de sa relation à son père. Le signifiant couvreur était sans doute la clé de l'affaire.

Il n'est pas habituel de parler des migraineuses en termes de dépression. Et cependant la culpabilité est souvent au cœur de ces difficultés. La culpabilité spécifique de la fille à l'égard de son père n'entrave pas seulement ses re-

lations sexuelles, elle s'étend à toute réalisation qui prend dans l'inconscient le sens d'une acquisition phallique dans quelque domaine que ce soit. Le surmoi féminin apporte aux migraineuses des contraintes parfois très invalidantes. Cette culpabilité entraîne des inhibitions qui paraissent largement déterminées par la place de la femme dans la culture. En ce qui concerne toute une série d'activités intellectuelles, professionnelles, créatrices, la culpabilité oedipienne des migraineuses, liée au dépassement de la mère ou de la sœur conduit ces femmes à l'autocastration par l'inhibition douloureuse de la pensée. Nous savons l'augmentation importante de ces céphalgies invalidantes à l'heure actuelle, au point qu'à Paris, les consultations spécialisées ne donnent des rendez-vous que dans les six mois qui suivent la demande de consultation. Une fois que toutes les mesures concernant l'hygiène de vie, le sommeil, l'alimentation, l'exercice physique au grand air ont épuisé le savoir-faire des médecins, il est fait appel à une pharmacopée coûteuse qui n'est pas sans risques pour d'autres organes. L'hypothèse de symptômes psychiques n'est pas sans intérêt. Le repérage le plus intéressant oriente les recherches du côté des symptômes précoces oedipiens. La migraineuse aurait dépossédé la mère du pénis du père et de surcroît aurait châtré le père. Sa phallicisation sur le mode anal déclencherait ces céphalées rebelles aggravées à l'adolescence. Elles s'accompagnent d'inhibition aux examens redoutés parce qu'ils mettent à l'épreuve les difficultés au langage écrit, grammaticales et orthographiques. Ces *explications* propres à une psychanalyse qui privilégie l'imaginaire des femmes plus que son clivage lacanien entre S, I et R sont peut-être en train de vous sembler très ringardes. L'accent à mettre sur le surmoi semble la meilleure piste. Je me suis posé la question : comment situerions-nous le surmoi dans le tableau de la sexuation du *Séminaire XX, Encore* : du côté du signifiant du manque dans l'Autre, S (À) ou du côté du phallus, objet imaginaire, ou dans son écart entre les deux ? Il me semble que c'est ce que Charles Melman nous dit quand il parle du conjugo : « Une femme ne peut s'inscrire comme Une et elle ne peut s'inscrire que dans un entre-deux et non pas comme un homme qui s'inscrit comme Un. On ne peut établir un rapport sexuel qu'entre des éléments eux-mêmes inscriptibles ».

Les femmes sont toujours dans cet écart au lieu de leur jouissance, ce qui n'empêche pas le surmoi de fonctionner doublement dans cette biglerie divergente qui les fait fonctionner dans la direction de leur homme et dans la recherche d'un phallus qui leur donnerait consistance et par conséquent dans une double contrainte, celle d'être désirée et celle d'être désirante.

L'oscillation dans laquelle je la situe la mettrait tantôt du côté du narcissisme, « Parce que je le vaux bien », tantôt du côté de la prosopopée, « Je ne suis qu'une pauvre et faible femme, aime-moi ».

Nos jeunes femmes qui veulent être des grandes assument des situations

très difficiles. Elles veulent être tout à la fois belle image, mère méritante, femme aimante. Nous avons tenté les mêmes prouesses. Nous avons obtenu l'accouchement sans douleurs, les mesures anticonceptionnelles, l'autorisation à l'avortement pour les cas extrêmes, l'accès à la vie politique, des responsabilités dans la vie publique. Nos filles craignent-elles d'être allées trop loin ? Vont-elles faire des choix ? Déjà à la génération de leurs enfants on rêve d'amour éternel, de matins qui chantent, de mesures écologiques. Peut-être cette génération va-t-elle prendre le contre-pied des mères qui demandent le divorce, de la garde alternée, des pères qui lèvent le pied et des familles recomposées.

